

Bruno Latour, janvier 2021

Vous comparez *La métamorphose de Kafka* avec l'expérience du confinement. La pandémie nous a-t-elle métamorphosés ?

En tout cas, elle nous a montré à quel point cette métamorphose est nécessaire. Comme le dit le dicton, il ne faut jamais gâcher une crise. Pour l'heure, les GAFAs ne l'ont pas gâchée du tout, tant ils ont réussi à nous transporter dans un monde "distanciel" qui les enrichit par milliards. Mais dans le même temps, malgré l'étendue de la crise, les questions écologiques n'ont pas été mises de côté. Les divers plans de relance économique - comme ceux qui ont été votés en France ou en Union européenne - incluent par exemple des fonds destinés à la transition écologique. L'esprit n'est plus seulement «on fonce et on se remodernise». Une métamorphose s'amorce, comme le montre aussi le fait que, lorsque Macron a comparé les opposants à la 5G à des Amish, il a été assez largement moqué. Il n'y a pas si longtemps, cette phrase aurait été prise comme un mot d'ordre. Plus personne ne s'imagine que l'on va "moderniser" sans fin la Terre, car cela impliquerait d'utiliser bien plus de ressources que la planète ne peut nous en fournir ! Il faut maintenant que les Terrestres, ceux qui souhaitent opérer ces transformations et habiter l'unique planète dont nous disposons, commencent à penser la façon dont ils veulent être dans le monde. La localisation est une expérience métaphysique nécessaire.

Faut-il commencer par réduire notre "empreinte écologique" ?

Oui, et c'est d'ailleurs à cause de ce que tout cela implique que beaucoup de personnes n'ont pas précisément envie d'amorcer cette réflexion. La deuxième étape, c'est de se poser cette simple question : "Où suis-je ?". La réponse nous est donnée par l'expérience de ces derniers mois. Nous sommes confinés, non pas dans nos logements, mais dans ce que les scientifiques appellent la "zone critique". Cette fine couche de sol et d'air, épaisse de quelques kilomètres à la surface du globe, est le monde est construit depuis presque quatre milliards d'années par l'ensemble des êtres vivants, dont nous ne sommes qu'une espèce. Observer ce qui nous entoure, c'est prendre conscience de l'omniprésence du vivant et des interactions qui s'opèrent en permanence entre les êtres. Cela est vrai partout, que ce soit dans le centre des grandes métropoles ou à la campagne. Se situer dans le monde, en interaction et en interdépendance avec le reste du vivant, doit nous conduire à dépasser les clivages traditionnels entre l'artificiel et le naturel, le naturel et le culturel. Héritées de la philosophie moderne, ces oppositions ont bloqué notre inventivité, qu'il s'agit aujourd'hui **d'égailler** en explorant des pistes qui ne s'inscrivent pas dans la conception traditionnelle du progrès. Il y a en effet deux erreurs à ne pas commettre : continuer comme avant, et vouloir abandonner tous nos acquis scientifiques et technologiques pour revenir dans un passé jugé plus respectueux de la Terre. Pour réduire notre empreinte terrestre, il faut donc augmenter notre capacité d'innovation, de la même manière que les vivants ont innové au cours des quatre derniers milliards d'années.

Cela implique-t-il une forme de repli sur le local ?

Aujourd'hui, beaucoup de gens se demandent comment maintenir l'habitabilité du petit coin de planète dans lequel ils vivent. Il est utile de se demander d'où vient l'énergie que nous consommons, quel trajet ont parcouru les produits que nous consommons, etc. Mais l'une des leçons utiles du Covid est la démonstration du caractère global, globalisateur, des phénomènes liés au vivant. Si le monde est habitable, c'est grâce à ces connexions qui prennent un caractère multiscalaire : l'oxygène de l'atmosphère provient d'organismes

microscopiques vivant dans les océans à des centaines de kilomètres de chez nous, la richesse des sols dépend de la vie microscopique de ce qui se trouve sous nos pieds. En d'autres termes, il nous faut prendre conscience des limites de la notion de limite : à part pour quelques "capsules" dans l'espace, la seule véritable limite est celle qui délimite la zone critique, puisque la vie est impossible ailleurs. Inversement, les séparations entre régions ou entre Etats-nations ne sont pas hermétiques. La globalisation économique nous avait déjà permis de saisir à quel point un lieu est toujours ouvert et connecté. Il s'agit de réinvestir cette idée, non pas à travers la question des circuits de production et d'échanges commerciaux, mais à travers celle des conditions d'habitabilité de la Terre. C'est à partir de cette compréhension que l'on peut vraiment se réapproprier le lieu où l'on est, et réfléchir à ce dont nous dépendons par nos habitudes de consommation, nos émissions de polluants, etc. C'est, au sens littéral, un atterrissage sur Terre.

Diriez-vous qu'il s'agit de renouer avec une forme d'empirisme qui avait disparu, faute de rapport direct avec le terrain ?

J'ai beaucoup étudié les scientifiques de laboratoire au cours de ma carrière. Les phénomènes qu'ils étudient en "vase clos" sont extraits du contexte dans lequel ils se déroulent habituellement. Ce réductionnisme est utile à la compréhension théorique, mais il ne correspond pas à la réalité de terrain car il ne prend pas en compte les mille autres paramètres qui interviennent. Ceux qui étudient la zone critique mêlent le terrain et le laboratoire : ils adaptent leurs analyses aux territoires qu'ils étudient - une vallée, un versant de montagne... - mais en utilisant tous les moyens scientifiques à disposition pour analyser les dynamiques physiques, chimiques ou encore biologiques. Cette redécouverte du territoire peut renvoyer au savoir empirique des paysans d'autrefois. Mais celui-ci se trouve complété, précisé, par les outils scientifiques.

De la même manière, nous sommes tous appelés à retrouver cette sensibilité au territoire. C'est le sens du questionnaire que j'avais publié au printemps dans le journal en ligne AOC, ou des exercices que nous organisons dans le cadre des ateliers "Où atterrir". Les participants sont invités à dire de quoi ils dépendent. Cela amorce un exercice de description du monde dans lequel ils vivent, des activités qui leur semblent essentielles et des choses dont ils estiment pouvoir se passer.

A partir des différentes façons de se localiser dans le monde, vous opposez deux camps en guerre : ceux qui veulent "atterrir", et ceux qui veulent poursuivre l'exploitation destructrice de la planète.

Je distingue les Extracteurs, qui veulent exploiter les ressources de la Terre, et les Ravaudeurs, ceux qui essaient de la « réparer ». Il est difficile de proposer une cartographie précise de ce conflit, tant l'enjeu qui se présente à nous est nouveau : il ne s'agit pas d'une révolution que certains veulent faire et que d'autres voudraient empêcher. Il s'agit de réparer les conséquences d'un événement enclenché au moins depuis le milieu du XXe siècle avec l'accélération de l'urbanisation et de l'industrialisation du monde, et auquel nous avons tous plus ou moins directement participé. Il s'agit de l'anthropocène, c'est-à-dire la période géologique actuelle dans laquelle les humains influent sur les cycles biogéochimiques de la planète. Lorsque vous vous placez du côté des Ravaudeurs, votre difficulté est que vous devez apprendre à reconnaître vos ennemis, mais que vous ne pouvez pas les répartir en camps, parce que nous avons tous des positionnements différents sur des questions aussi variées que la consommation de viande, le nucléaire, ou la production agricole. Et nous sommes en partie notre propre ennemi, parce que nous portons tous avec nous des

comportements de consommation susceptibles de s'opposer à nos convictions. Tout cela est normal : de même qu'il a fallu cent ans pour créer une classe ouvrière en Angleterre, il faudra aussi du temps pour créer une population écologique consciente de sa classe géo-sociale.

Que peut l'Etat pour amorcer une transition écologique et favoriser l'émergence de ces classes géo-sociales ?

Comme l'a expliqué le philosophe John Dewey, l'Etat n'est pas fait pour résoudre les problèmes actuels, mais ceux que la société civile s'est déjà donnée par le passé. Il sait administrer une population nombreuse, organiser le travail, mettre en place des mécanismes de solidarité comme la sécurité sociale. Mais personne n'a la moindre idée de ce que serait un Etat écologique, une société d'abondance compatible avec le "confinement" dans la zone critique où les ressources sont limitées. Combien de personnes, au sein de l'appareil d'Etat, comprennent réellement quoi que ce soit à la question écologique ? D'une certaine manière, je dirais qu'il ne faut pas que les partis écologistes arrivent trop vite à l'Elysée, car rien ne changera vraiment tant que la société civile ne saura pas où elle est, connaissant son territoire, ses amis et ses ennemis. Des changements sont envisageables à l'échelle des communes, où l'on peut mener des initiatives concrètes. Mais pour opérer vraiment une métamorphose, il faut d'abord multiplier les expériences écologiques locales comme à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes.

Vous vous intéressez beaucoup à la Bible et aux religions dans votre livre. Pourquoi cette question est-elle nécessaire pour préparer l'atterrissage ?

D'abord parce que le texte le plus avancé sur la question du lien géosocial entre pauvreté et écologie est l'encyclique *Laudato Si* écrite par le pape François en 2015. Dire que le cri de la Terre et celui des pauvres sont un seul et même cri, cela fait partie des événements intellectuels fondamentaux de l'époque. Ce texte embarrasse beaucoup les catholiques, peu habitués à ce que l'Eglise s'intéresse à l'écologie, qui plus est en la mêlant à la question de la charité. On ne peut donc pas dire que les catholiques soient plus avancés que les autres sur ces questions. En revanche, il y a une prise de conscience.

Vous évoquez aussi le danger des religions sécularisées. De quoi s'agit-il ?

La religion est une forme d'organisation théologico-politique, un arrangement historique qui fixe des croyances et un dogme. Lorsque vous êtes croyant, vous assumez cela en connaissance de cause, **mais avec les textes originaux vous avez aussi les** "contre-poisons" contre les excès des institutions ou des pensées religieuses. Le problème actuel est que notre Etat laïc fonctionne selon cette même forme d'organisation théologico-politique, en fondant ses croyances autour de l'idée de progrès ou de marché économique. Mais comme nous pensons être sortis de la religion, nous refusons de remettre en cause cette vision des choses. Cela nous empêche de voir que le discours économique n'est pas le seul possible, et que la prise en compte des enjeux écologiques passe par d'autres récits.

Vous semblez prendre beaucoup de plaisir à inventer des images et des formules, par exemple le parallèle avec la Métamorphose de Kafka... Cette écriture proche du récit ou du conte philosophique vous semble-t-elle nécessaire ?

En tout cas, c'est comme ça que j'écris. Je dirais qu'il faut dramatiser. Le mot "tragédie" renvoie à la fois à une situation tragique, mais aussi à une œuvre collective interprétée à plusieurs. Cette forme d'écriture est la machinerie nécessaire pour que la fiction nous aide à passer du tragique de la situation à un projet commun.

